

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

LE MONITEUR SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GONFROY, et M^{lle} NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur. par la poste.

Un an. . . 18 f. » 24 f. «

Six mois. . . 10 » 13 «

Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements *demandés*, — *acceptés*, — ou *continus*, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le gouvernement napolitain vient de modifier de nouveau les dispositions qu'il avait d'abord prises au sujet de l'exportation des soufres.

La communication que M. le commandeur Carafa a adressée à cette occasion au ministre de l'Empereur à Naples porte que « le gouvernement du roi considérant que si d'un côté le soufre a été classé par plusieurs Etats parmi les articles de contrebande de guerre, ce produit est, en même temps, nécessaire à beaucoup d'industries, réservant en outre son droit de vendre cette marchandise sur son propre territoire, a décidé qu'il serait libre à chacun de venir acheter du soufre dans le royaume des Deux-Siciles et de le transporter où il lui plairait, à ses risques et périls. Quant aux navires sous pavillon napolitain, ils conservent le droit de transporter le soufre dans les ports neutres. »

(Moniteur.)

Berlin, le 29 juin :

On assure que le gouvernement prussien aurait reçu du colonel Manteuffel, envoyé, comme on sait, à Saint-Petersbourg, porteur de la dépêche à l'appui de la sommation de l'Autriche, des informations indiquant une froideur marquée de la part de la cour de Russie. Au départ du dernier courrier, on ignorait encore quand aurait lieu la réponse de cette cour et dans quel sens elle serait conçue. A Berlin, de même qu'à Vienne, on regarde le mouvement rétrograde des Russes à la fois comme une retraite et comme un changement de front hostile à l'Allemagne.

(Moniteur.)

Bruxelles, le 2 juillet.

Des correspondances, reçues de la plupart des grandes places de commerce de l'Europe, annoncent que tous les gouvernements sont d'accord pour proscrire la négociation publique de l'emprunt russe. Le *Journal allemand de Francfort*, dans une communication officielle, se prononce énergiquement contre quiconque croirait pouvoir participer à cette opération. La réprobation est telle, en Allemagne, que la maison Bethmann donne à entendre qu'elle ne s'est associée à l'emprunt russe qu'à cause des rapports de correspondance dans lesquels elle se trouve vis-à-vis de la maison de Saint-Petersbourg, chargée de cette affaire.

Le pouvoir exécutif de Hambourg, le gouvernement hollandais, le gouvernement belge ont déclaré qu'ils s'opposeraient, en tout ce qui dépend d'eux, à toute transaction relative à l'emprunt russe. En Angleterre, les avocats de la couronne ont déclaré que toute participation à l'emprunt serait déclarée comme fait de trahison. En présence d'une semblable unanimité, il est inutile d'ajouter que le nouvel emprunt russe a été, dès le principe, frappé de déconsidération et regardé en lui-même comme une opération sans solidité.

(Moniteur.)

On écrit de Dresde :

Il paraît certain que l'adhésion des confédérés de Bamberg est définitivement acquise au traité de Berlin. La modération que les deux grandes puissances allemandes ont mise dans leur réponse aux membres de la conférence a paru suffisante pour faire abandonner les conditions que l'on avait concertées à Bamberg. La Bavière et la Saxe elles-mêmes semblent n'avoir voulu obtenir, dans cette circonstance, que des égards qui ont pleinement satisfait leur amour-propre. Ces deux Etats n'exigent donc plus que l'Autriche intervienne en Turquie pour faire des conditions aux deux parties bellicieuses à la fois.

Ils sacrifient l'alliance russe à une politesse des cabinets de Berlin et de Vienne. Ainsi tombe, chaque jour, une espérance du cabinet de Saint-Petersbourg. Chaque jour, le bon sens de l'Europe accomplit un nouveau progrès; et les liens de famille eux-mêmes ne suffisent pas à défendre l'influence russe, compromise par une ambition décidément hors de proportion avec les forces dont elle dispose.

(Moniteur.)

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Après avoir quitté Baro-Sund, le 22 juin, les escadres combinées de la Baltique ont mouillé, le 24, à l'île de Seskaer, à dix lieues de Cronstadt; elles se disposaient à aller faire la reconnaissance de cette forteresse.

(Moniteur.)

Le ministre de la marine et des colonies a reçu de Baro-Sund, sous la date du 27 juin, un rapport du commandant du *Breslaw*, annonçant que ce vaisseau, parti de Kiel le 19 juin, est arrivé, malgré les brames, en cinq jours seulement à Baro-Sund.

Le *Breslaw* a rallié à ce mouillage la division an-

glo-française, commandée par le contre-amiral Corry, en attendant le gros de l'armée navale qui, depuis le 22 juin, avait fait route pour le fond du golfe de Finlande, sous les ordres des amiraux Parceval et Napier.

Le rapport du commandant Bosse se termine ainsi : « Notre état sanitaire est parfait; l'épidémie de variole qui avait atteint le *Breslaw* a entièrement disparu; l'équipage est très-bien disposé, et j'ai 90 bons canons dont je répons. »

(Moniteur.)

Hambourg, lundi 3 juillet.

« Quatre frégates anglaises étaient à la poursuite de navires marchands russes. Le *Césarewitz*, ayant une cargaison d'un million de marchandises des Indes, est entré à Cuxhaven. » — Havas.

Hambourg, mardi 4 juillet.

« Le 29 juin, les flottes combinées étaient en bataille devant Cronstadt. L'attaque générale était attendue pour le lendemain. » — Havas.

D'après une correspondance de Janina, du 20 juin, Fuad-Effendi a quitté Mezzovo le 15, pour entrer en Thessalie; il était arrivé, le 18, à une lieue de Kalabaka, avec le corps d'Osman-Pacha, composé de 2,000 réguliers et d'un millier d'Arnautes. Sa marche s'était opérée sans coup férir; à mesure que s'avançaient les troupes ottomanes, les Grecs se repliaient sur le centre.

Ces détails sont complétés par des informations qui nous sont transmises de Larisse. (Moniteur.)

Le 18 juin, les troupes turques ont attaqué les volontaires hellènes, commandés par Hadgi-Petro. Après un combat de trois heures, les Grecs ont été complètement battus; ils ont eu un nombre considérable de tués et de blessés, et ont perdu leurs bagages et leurs canons. Les Grecs ont pris la fuite, se dirigeant, les uns vers l'Agraffa, les autres vers l'Olympe.

(Moniteur.)

On écrit de Corfou, le 24 juin :

La frégate de Sa Majesté britannique *Diamond* est partie aujourd'hui pour la mer Noire. Il ne reste plus à la station de Corfou que la corvette de 18 canons *Modest*.

Le *Prométhée* doit bientôt quitter le golfe d'Arta

FEUILLETON

LE LÉGATAIRE.

(Suite.)

Lorsque Tom déposa sur les genoux de son maître la proie qu'il avait si vaillamment saisie, la lettre n'était plus qu'un morceau de papier noirci, racorni, enfumé, roussi par le feu, et ce papier tomba en cendres dans les mains avides du comte. Le mourant voulut se lever pour sonner; il parvint après de violents efforts à s'arracher de son fauteuil et fit un pas; mais il ne put aller plus loin, il étendit les mains vers le cordon de sa sonnette et ne put l'atteindre. Tom rôdait autour de son maître, cherchant à deviner sa pensée; il allait et venait, se battant les flancs de sa queue, l'oreille basse, le regard doux et suppliant, comme pour dire :

— Mais parle-moi? que veux-tu? j'obéirai.

Le comte voulut parler en effet, mais la voix lui manqua, la mort avait déjà frappé sa langue de paralysie. Alors cet homme leva les yeux au ciel, comme pour demander grâce à son créateur; ses yeux se gonflèrent de larmes qui ne pouvaient se faire jour; il était immobile, appuyé au marbre de la cheminée, comme un spectre attendant le souffle qui doit le faire évanouir. Tout-à-coup le son vibrant d'un piano retentit, et la mélodie que le comte de Castro chérissait entre toutes, celle qui charmait son cœur, vint remplir ce cœur des plus suaves

pensées, car son regard se ranima et s'emplit d'étincelles. Une volupté sans nom dut verser dans l'âme de ce pauvre père des trésors d'oubli et d'espérance, car son front devint radieux; il retomba dans son fauteuil, l'oreille aux écoutes et le sourire de l'extase flottant sur sa bouche.

Marianne, tenue au piano par la comtesse, mettait tout son talent, son inspiration, sa chaleur d'artiste dans son jeu. Les notes plaintives, les phrases amoureuses chantaient sur son clavier magique, et elles vainquirent la nature, car les nerfs contractés et déjà insensibles du comte se détendirent, il put pleurer! Ses larmes ruisselèrent sur ses joues, sur ses mains qui caressaient faiblement la tête de Tom, car le chien fidèle et bon était venu se placer entre les jambes de son maître qu'il réchauffait.

Oui, la pensée du mourant devait bénir Dieu dans son affliction; ne pouvant voir sa fille, ne pouvant lui parler, le comte était encore avec elle, il l'écoutait. Le maître sublime de la mélodie était l'interprète mélancolique de ces deux êtres, l'un de l'autre adorés, qui se disaient un éternel adieu dans une langue dont la poésie nous vient du ciel. Le comte tressaillit tout-à-coup; il sentit que le moment suprême approchait; il regarda son chien, qui, dressé sur les pattes de derrière, vint lécher sa poitrine, et il baissa la tête de ce noble témoin de son agonie.

« Ah! dut-il penser, que n'es-tu capable de protéger mon enfant, toi si bon, si brave et intelligent; je te ferais mon légataire, et je te confierais ce dépôt sacré! »

Puis, repoussant la terre-neuve du peu de forces qui lui restaient, il leva sa main devenue lourde, et montrant le cordon de la sonnette à Tom, il dirigea son regard vitreux vers cet objet. Tom courut, flaira, se tourna vers son maître, comme pour l'interroger, et, furieux de ne pouvoir comprendre, il s'élança contre la cloison, qu'il égratigna de ses ongles, en poussant un gémissement plaintif, terminé par un aboiement. En retombant sur ses pattes, le chien accrocha l'anneau du cordon de la sonnette, et le poids de son corps et l'élan qu'il avait pris arrachèrent cet anneau en faisant vibrer le timbre, comme si on l'eût agité avec colère. Alors le comte sourit avec délices; sa main rappela Tom, et saisit le bouquet d'héliotropes qui se trouvait à sa portée. Mais l'heure était venue; l'émotion joyeuse produite par l'espoir de voir entrer Marianne avait décidé la crise mortelle; le comte s'affaissa sur lui-même, sa tête s'inclina pour ne plus se relever. L'une de ses mains tomba en dehors du fauteuil, et Tom, voyant le bouquet de Marianne dans cette main glacée, s'en saisit, comme si son maître lui eût commandé de le prendre. Les domestiques accoururent; la comtesse entra, suivie de Marianne qui se jeta sur son père et tomba évanouie sur le parquet. Lorsqu'elle revint à elle, le terre-neuve était assis

pour entreprendre une tournée d'observation dans les ports de l'Albanie. (Moniteur.)

Vienne, mardi 4 juillet.

« *L'Ost deutsche Post* annonce que l'entrée des Autrichiens en Valachie est aujourd'hui un fait accompli. Les détails manquent seulement.

« Le prince Gortschakoff est attendu jeudi à Vienne. — Havas.

La *Patrie* continue à plaider la cause de la liberté du dimanche; voici son dernier article :

« Ce n'est pas sans motifs qu'on a désigné par l'expression *Liberté du Dimanche* la mesure qui entraînerait la fermeture générale des ateliers et des magasins, pendant ce jour. Il est en effet positif, — et l'esprit de parti le plus obstiné pourrait à peine faire révoquer en doute l'exactitude de ce fait, — que sur dix négociants parisiens il y en a neuf qui considéreraient comme une circonstance heureuse et accepteraient comme une véritable émancipation la fermeture universelle des magasins et ateliers, qui leur permettrait de disposer à leur gré d'un jour par semaine, sans que leurs intérêts essentiels en souffrissent et sans que ce chômage profitât exclusivement à leurs concurrents.

« Aussi, la seule objection que rencontrent les comités qui se sont organisés dans divers quartiers de Paris, pour obtenir la libre adhésion des négociants au chômage du dimanche, se formule ainsi : « Je veux bien fermer ma boutique si mon voisin et mon concurrent en font autant. Mais, tant qu'ils ne fermeront pas, je ne puis pas fermer. » C'est donc, en réalité, comme contraints et forcés par la main de fer de la nécessité et de ce qu'on a si improprement nommé la *libre concurrence* (qu'il faudrait plutôt nommer la *concurrence à outrance*), que les commerçants renoncent à cette liberté du dimanche, dont, mieux que personne, ils apprécient les avantages et les agréments.

« Que des écrivains, que des hommes de loisir, pour qui tous les jours sont des jours de repos, trouvent intempestive cette poursuite de la liberté du dimanche, en faveur d'ouvriers courbés du matin au soir sur leur métier ou sur leur établi, de négociants rivés depuis l'aube jusqu'à la nuit à leurs comptoirs, à leurs livres de commerce; qu'ils laissent même entendre que le jésuitisme pourrait bien être caché là-dessous, cela se comprend, si cela ne s'excuse pas tout-à-fait. Pour eux, tous les jours sont des jours de fête, et la fermeture des magasins, pendant un jour de la semaine, aurait, à leurs yeux, le désagréable résultat d'assombrir la physionomie de ce Paris si élégant, si varié, si vivant. Ce qui serait pour les travailleurs un jour de fête deviendrait pour eux, les oisifs, un jour de deuil.

« Reste à savoir si, pour ménager les délicates jouissances de ces messieurs, et pour que le tableau des enchantements de la grande ville ne leur offre ni une ombre, ni une solution de continuité, il est de toute nécessité que les neuf dixièmes de la population parisienne soient condamnés à un travail sans relâche ni repos. Nous ne le pensons pas, et c'est pour cela que nous continuerons à donner tout l'appui qu'il est en notre pouvoir de donner aux efforts des hommes généreux appartenant à toutes les classes de la société et à toutes les communions

chrétiennes, qui se sont constitués en association, pour conquérir la liberté du dimanche.

« Mais l'appui moral que chacun de nous peut accorder aux efforts des comités pour l'observation du dimanche ne suffit pas. A la pression de l'habitude et de la concurrence effrénée qui empêche le commerçant de profiter de la liberté du dimanche, opposons une pression contraire qui la neutralise et la détruit; et nous le pouvons sans faire la moindre violence à la liberté individuelle. Le marchand ne laisse sa boutique ouverte le dimanche que parce qu'il compte sur la visite des acheteurs; s'il était assuré qu'il ne verra pas d'acheteurs, son concurrent aurait beau tenir sa boutique ouverte, il n'hésiterait pas à fermer la sienne.

« La clef qui doit fermer toutes les boutiques est donc dans les mains de chacun de nous; et si le nombre des personnes qui veulent sincèrement l'observation du repos du dimanche est considérable, comme nous n'en doutons pas, et forme la majorité de la population parisienne, il ne tient qu'à elles d'obtenir presque instantanément la fermeture de tous les magasins : elles n'ont qu'à s'interdire toute espèce d'achat le jour du dimanche. Pas d'acheteurs le jour du dimanche, pas de vendeurs : la conséquence est rigoureuse et forcée. Dans cette abstention de l'achat, le dimanche, il n'y a rien qui empiète sur la liberté individuelle, rien que chacun de nous isolément ne puisse faire; et, en adoptant cette détermination, chacun est sûr de contribuer — ne serait-ce que pour une fraction infinitésimale, mais qui n'échappera pas à la vue de Celui qui tient compte du verre d'eau donné en son nom — à l'affranchissement chrétien des travailleurs, que la philosophie irreligieuse du siècle dernier avait condamnés à un labeur sans trêve ni répit. — Delamarre. »

EXTÉRIEUR.

EGYPTE. — On écrit du Caire que la récolte a été très-abondante cette année, et que l'Egypte pourrait fournir à l'Europe, s'il était nécessaire, une notable quantité de céréales. (Moniteur.)

PÉROU. — On écrit de Lima, le 17 mai 1854 :

« La ville de Lima vient d'être plongée dans une profonde consternation. Le bateau à vapeur *Rimac*, remorquait dernièrement de Casma au Callao le bâtiment-transport la *Mercedes*. Ce navire portait près de 1,000 hommes de troupes. La nuit du départ de Casma, vers trois heures du matin, les remorques s'étant rompues et n'ayant pu être remplacées assez tôt, la *Mercedes*, entraînée par les courants, est allée se heurter violemment contre un écueil et a immédiatement sombré. Les rapports officiels portent à 731 le nombre des victimes. Le commandant Noël, qui aurait pu échapper à la mort, ayant voulu rester le dernier à son poste, a péri lui-même dans ce naufrage. (Moniteur.)

CHINE. — On annonce que les insurgés, qui s'étaient portés sur Pékin, auraient subi une déroute qui paraît avoir singulièrement modifié leur situation, s'il est vrai, comme on l'assure, que le chef rebelle installé à Nanking ait offert à l'empereur Hien-Foung d'entrer en arrangement, et de se contenter de la souveraineté d'une partie de la Chine

méridionale. Il est probable que ces ouvertures seront rejetées, surtout si les armes de la dynastie tartare remportent de nouveaux avantages dans le voisinage de la capitale du nord. (Moniteur.)

— C'est avec satisfaction que le commerce anglais a appris que le vice-amiral Stirling était parti à la tête de forces suffisantes pour livrer bataille à l'amiral Pontiatine, s'il vient à le rencontrer. On compte aussi à Hong-Kong sur la prochaine arrivée de plusieurs bâtiments de guerre français. (Id.)

ÉTATS-UNIS. — Liverpool, dimanche 2 juillet.

« Washington, 22 juin. — Le Président des États-Unis a annoncé au Sénat l'acceptation, sans condition, par le général Santa-Anna, du traité conclu entre le Mexique et les États-Unis.

« Le président Pierce a demandé au Congrès de voter les fonds nécessaires pour payer au Mexique le prix d'achat des terrains cédés. » — Havas.

— La négociation des États-Unis avec le Japon demeure en suspens, en attendant que le cabinet de Washington se prononce sur le traité dont les bases ont été posées par le commodore Perry. (Moniteur.)

POLOGNE. — Berlin, mardi 4 juillet. — Le 1^{er} juillet, les personnes habitant à Varsovie les rues qui avoisinent la citadelle, ont reçu l'ordre d'évacuer leurs maisons qui devaient être immédiatement démolies, afin que les fortifications pussent être étendues. — Havas.

ESPAGNE. — Bayonne, 3 juillet. — La Reine a passé au Prado, le 29 juin, une revue de toute la garnison de Madrid; elle a été très-bien accueillie par l'armée et la population.

Des décrets royaux, du 29 juin, privent de leurs emplois, titres et décorations, les généraux O'Donnell, Ros de Olano et Merino.

Le 1^{er} juillet, d'après une dépêche du gouvernement espagnol en date d'hier, 4 heures du soir, les troupes de la Reine auraient attaqué les révoltés et obtenu un avantage signalé; les insurgés seraient en déroute; beaucoup d'officiers et de soldats découragés auraient demandé à rentrer dans le devoir. Madrid jouissait d'une tranquillité parfaite. (Moniteur.)

FAITS DIVERS.

Tandis que les céréales sont encore pendantes sur racines en France, celles de l'Algérie peuvent apparaître déjà non-seulement sur les marchés de la colonie et dans les ports de la métropole, mais encore sur le marché de Paris où, au besoin, elles viendraient fournir un utile contingent à la consommation.

On peut se convaincre de la vérité d'un fait aussi intéressant, à l'exposition permanente des produits de l'Algérie, rue de Bourgogne, n° 6, et à la Halle aux blés, où, par ordre de M. le maréchal ministre de la guerre, viennent d'être déposés quatre sacs de blé et d'orge algériens de la récolte de 1854, envoyés par M. le préfet d'Alger. — Un pareil fait n'a pas besoin de commentaires; il parle assez de lui-même et démontre victorieusement de quelle ressource l'Algérie peut devenir pour la France.

à ses pieds, tenant toujours, sans avoir voulu le lâcher ou le donner à personne, le bouquet qu'il avait ravi à la main du défunt. Marianne prit ces fleurs chéries, et couvrant de baisers et de larmes la tête du chien fidèle dont les yeux se fermaient avec volupté sous ses caresses, elle se débattit contre ceux qui voulaient l'arracher de cette chambre où régnaient la douleur et le deuil.

Tom revint se coucher aux pieds de son maître, et lorsqu'on porta le comte sur son lit de repos, il se coucha près du lit, sans s'inquiéter des allées et venues des serviteurs de la maison.

III.

Six mois se sont écoulés depuis la mort du comte de Castro, et le chagrin de Marianne n'en est que plus amer. Par un privilège douloureux, les âmes délicates, loin d'échapper avec le temps aux regrets, au culte pieux des souvenirs sacrés, s'attristent chaque jour davantage; car si la nuit leur apporte le sommeil, les rêves, la voix et l'image des êtres qui leur étaient chers, l'aurore leur apporte le réveil, et avec lui l'absence, le deuil et les larmes!

Nous faisons appel à toutes les mères qui ont perdu un enfant bien-aimé. Quand leurs forces vaincues leur ont permis de goûter, la nuit, quelque repos après de longues insomnies, ne se sont-elles pas trouvées plus isolées, plus découragées, plus atterrées au retour de

l'aube dont les éternelles splendeurs viennent éclairer le foyer où, pour leur cœur à jamais flétri, il y aura toujours une place vide, une place réservée, dans le silence de la douleur, à celui qui n'est plus! Et si nous invoquons le pieux témoignage de l'affliction maternelle, de préférence à tout autre, c'est que rien n'est sublime et pur, et profond et vaillant, comme ce tendre amour auquel nous devons le lait qui nous a fait vivre, les caresses qui nous ont bercé, la vigilance qui nous a fait grandir. Le temps efface tout! les impies parlent ainsi. Le temps n'efface que ce qui est effaçable. L'âme est immortelle, rien ne peut mourir en elle.

Marianne avait refusé toute espèce de distraction pendant les six premiers mois de son deuil; sa vie avait été sérieusement menacée; sa santé ne revenait que lentement, et l'ébranlement avait été si grave, si funeste, qu'il était resté sur ce pur et charmant visage des traces affligeantes d'une noble et sainte douleur. Madame de Castro avait d'abord déployé tout le zèle dont elle était susceptible pour exhorter, soutenir, consoler l'orpheline devenue sa pupille. Son imagination avait fait de grands frais pour ne produire que des résultats insignifiants, et elle avait compris, avec son tact exquis, que le meilleur moyen de sécher les larmes de Marianne était de pleurer avec elle.

Un deuil rigoureux régnait dans le château, dont la porte était fermée aux visites; un religieux silence enve-

loppait tous les lieux où la présence du comte avait autrefois répandu l'animation et la gaieté; les serviteurs étaient muets et chagrins pour plaire à leurs maîtres; et on parlait au loin du dévouement de cette belle veuve qui sacrifiait au devoir, à la reconnaissance, à l'affection, les plus beaux jours de cet âge précieux pour les femmes, de cet âge qui est pour elles le sommet du pouvoir, le trône où elles reçoivent l'encens de leurs derniers adorateurs, et d'où elles contemplant leur jeunesse en fuite.

Le chagrin de Marianne était calme, mais profond; réservé, mais brûlant; elle gardait ses pleurs pour la solitude, et son désespoir se traduisait en bonnes œuvres qu'elle répandait autour d'elle avec cette angelique douceur qui est la sincérité de l'offrande.

La comtesse de Castro, au contraire, affichait hautement, par des sanglots, par d'incessants entretiens, par de fastueuses libéralités, une désolation d'apparat. Mais elle mettait tant d'art et de génie, tant de feinte et de tactique, tant de souplesse dans son jeu, que chacun la plaignait et l'admirait. Et ce rôle fut si bien mené durant six mois, qu'à l'époque où nous reprenons ce récit, c'était Marianne qui s'efforçait, dans sa candeur, de venir en aide à l'habile comédienne, de lui enseigner la résignation, de se faire violence enfin, pour l'étourdir et la calmer. La vertu consolait le vice! C'était à la solution de cet étrange et monstrueux problème que la com-

On croit devoir répéter ici que l'Algérie a exporté en 1853 plus d'un million d'hectolitres de céréales, et qu'elle est en mesure de doubler ce chiffre, cette année, sans préjudice des expéditions faites à l'armée d'Orient, qui reçoit d'elle aussi des fourrages et des bestiaux. (Moniteur.)

— CRUE DU RHÔNE. — ÉCROULEMENT D'UN PONT. — Nous lisons dans le *Courrier de Lyon*, 29 juin : La crue subite qu'a éprouvé le Rhône cette nuit, par suite de la pluie d'hier, a occasionné ce matin un grave sinistre : la destruction presque totale du beau pont suspendu de Saint-Clair, construit avec beaucoup d'élegance et de solidité par M. Garilla, ingénieur des ponts-et-chaussées, et appartenant à la compagnie des Ponts du Rhône.

Voici, d'après les renseignements les plus exacts que nous avons pu recueillir, comment cet événement est arrivé : Vers les dix heures, un bateau chargé de pierres qui s'était engravé, l'un des jours précédents, sur les bancs de gravier du fleuve, en amont de notre ville, et qui avait été, dit-on, abandonné par ses conducteurs au milieu du lit, ayant été soulevé par les eaux grossies, s'est dégagé de cette position et s'en est allé à la dérive. A la hauteur du faubourg de Bresse, il s'est heurté contre le moulin Meyrel, fixé à la rive droite, a brisé ses amarres, et l'a rejeté sur une autre usine de ce genre placée immédiatement au-dessous, qui a résisté et a heureusement arrêté le précédent.

Le bateau a chaviré ; mais sa coque, réunies aux débris enlevés par le choc aux deux moulins, ont continué à suivre le courant et sont venus heurter un autre moulin situé en face du pavillon Chinois, au-dessous de la place de la Boucle. Les liens de celui-ci ayant été rompus, il s'est détaché de la rive et a été entraîné. Après avoir donné une violente secousse à une autre usine placée un peu plus bas, et qui a été acculée contre le bord, il est venu se jeter contre la travée centrale du pont dont il s'agit.

La partie pentive de son toit s'est engagée sous le tablier, l'a soulevé, et bientôt, après quelques oscillations de courte durée, celui-ci a cédé, entraînant avec lui les chaînes de suspension par l'effort desquelles les huit colonnes en pierres de taille qui les supportaient ont été renversées.

En quelques minutes, ce beau monument d'architecture hydraulique, qui faisait l'admiration des étrangers, était complètement rasé, il n'en restait debout que les culées et les piles au niveau des quais.

Au moment où ce désastre s'accomplissait, plusieurs passants se trouvaient sur le pont. Mais à la vue de la masse flottante qui s'avancait contre lui, la plupart se sont hâtés de l'évacuer. Un ouvrier menuisier, chargé de plusieurs sacs de copeaux qui lui masquaient la vue, a été heureusement averti par les cris d'alarme d'un employé de l'octroi du poste de Saint-Clair ; il s'est enfui en jetant son fardeau et a pu regagner la rive sain et sauf. Par un bonheur providentiel, il ne paraît pas qu'au milieu de cette succession d'accidents on ait à déplorer la mort de personne.

L'heure à laquelle ce sinistre est arrivé a permis à chacun de voir le péril et de se mettre en sûreté. En ce moment, cette partie du lit du Rhône pré-

sente un aspect étrange. Le moulin, après avoir entraîné le pont, a coulé bas, et ses débris, retenus par les chaînes de fer, qui n'ont pas été rompues, forment au milieu du courant un amoncellement qui s'élève au-dessus du niveau des quais.

Une partie du tablier s'en est allée à la dérive, comme un immense radeau.

Des ordres ont été immédiatement transmis par l'autorité dans tous les ports du haut Rhône, pour faire suspendre la décise des radeaux et bateaux qui affluent dans notre ville dès que les eaux du Rhône s'élèvent. La navigation est complètement interceptée à la hauteur de la barrière Saint-Clair par les chaînes en partie plongées dans l'eau et qui forment un complet barrage.

P. S. — Une heure et demie. — Les débris du moulin qui a péri, et qui étaient amoncelés au milieu du Rhône, à une hauteur de plusieurs mètres, viennent d'être entraînés par les eaux qui s'élèvent toujours. Ces débris sont divisés sur la surface du fleuve, de manière à ne causer aucun dommage.

— Il n'est bruit, dans le monde des arts, que d'une révolution merveilleuse qui va être apportée dans la construction des pianos, ces instruments qu'on a tant perfectionnés, et auxquels cependant nos oreilles, hélas ! trouvent tant à redire. Le piano nouvellement inventé et des plus ingénieux, peut remplacer tout un orchestre. Commandé par M. Liszt, dont il porte provisoirement le nom, il a réalisé d'un seul coup tous les souhaits des grands maîtres. D'après le nouveau système, on évite complètement ce martellement sec et dur, cette percussion irritante et saccadée, ce bruissement et ce grincement métallique dont notre tympan a tant souffert.

Le mécanisme est des plus simples, le prolongement du son, vainement cherché depuis tant d'années, est trouvé aujourd'hui ; il est produit par l'air qu'on obtient au moyen d'un petit soufflet mis en mouvement par une des deux pédales du piano, qu'on agit légèrement toutes les 15 ou 30 minutes. Au-dessous du clavier se trouve une petite triangle en bois ; et lorsque l'on veut prolonger l'harmonie sans poser les mains sur les touches, on presse doucement la triangle avec le genou droit pour le chant et la gauche pour la basse. La note prolongée s'éteint d'elle-même dès que l'on en attaque une autre.

Grâce à cette invention si simple, comme toutes les grandes découvertes, on peut faire durer le son et continuer l'effet de la vibration de la corde tant que l'on veut et tenir la même note tout en jouant avec les deux mains devenues libres, sans qu'il en résulte aucune confusion.

Ainsi on peut *lier* le chant, non pas d'une manière fictive, comme cela se pratiquait autrefois, mais de la façon la plus réelle, sans frapper les accompagnements et rien qu'en faisant tenir les basses ; on produit le même effet que si on jouait un morceau à quatre mains. Enfin, ce qui comble la mesure de ce merveilleux système qu'on doit au facteur déjà célèbre des orgues mélodium, M. Edouard Alexandre, c'est que le nouveau mécanisme s'adapte indifféremment à tous les pianos, n'en augmente pas les prix de beaucoup, les conserve et les rend meilleurs ; ils ne s'usent même pas, et, au bout de dix ans, on peut l'ôter d'un piano pour l'appliquer à un autre. Par suite de cette

découverte, tout est sans dessus dessous dans le monde des luthiers, des facteurs et pianistes. — Havas.

— Nous lisons dans le *Breton* de Nantes, du 3 : L'apparition de la nouvelle comète, découverte le 4 juin dernier à l'Observatoire de Gœttingue, et dont le passage au périhélie, le 22 du même mois, a été calculé à l'Observatoire de Paris, donne l'explication des perturbations atmosphériques que nous éprouvons depuis plus d'un mois. La durée et l'intensité de ces perturbations étant en rapport avec l'étendue de la période de cet astre errant, qui doit être de près de 400 ans (397 ans), son influence sur notre globe par l'intermédiaire de notre satellite peut se faire sentir encore pendant plusieurs mois ; mais il est certain qu'une grande chaleur va succéder à une grande humidité ; c'est ce que semble annoncer du reste la lutte entre ces deux principes et les deux parties des points cardinaux, nord-ouest et sud-est, qui viennent de provoquer de terribles orages. Cette comète, qui a dû apparaître en 1457, est indiquée dans les catalogues, mais sans observations ; il est difficile, en effet, de l'apercevoir à l'œil nu. L'inclinaison de l'orbite sur l'écliptique est de 71°, son mouvement est rétrograde.

CHRONIQUE LOCALE.

La mort vient d'enlever subitement, ce matin, un habitant de notre ville, le sieur C..., honnête ouvrier. Il a été dit-on, frappé d'apoplexie.

PAUL GODET.

Voici une découverte due au hasard et intéressante au plus haut point l'agriculture :

« Un jardinier, ayant à repeindre des petits bois de ses serres, et voulant mettre en pratique la théorie de l'absorption de la chaleur par la couleur noire, pour faire profiter les plantes et les arbustes d'une grande quantité de calorique, employa à cet effet le *coal-tar* ou goudron produit par la distillation de la houille dans la fabrication du gaz d'éclairage. Cette substance, outre l'avantage de sa couleur, présentait une économie réelle sur la peinture ; car le kilog. de goudron vaut dix centimes environ, tandis que la peinture la plus commune se paie 80 centimes le kilog.

» L'opération fut faite avant l'hiver ; au retour du printemps, le jardinier s'aperçut avec surprise que les araignées et les insectes qui peuplaient ses serres avaient complètement disparu. Il remarqua, en outre, qu'une vigne en espalier, qui depuis 2 ans dépérissait d'une manière sensible et qu'il se disposait à remplacer par une autre, reprit force et vigueur au point de lui donner les plus beaux raisins de table.

» Ayant appliqué son système de peinture aux tuteurs, treillages et espaliers des arbres et des arbustes malades ou dévorés d'insectes, même en plein vent, le succès couronna de nouveau son entreprise, et les chenilles et les limaces disparurent comme les insectes des serres. Les fruits que produisirent les sujets ainsi traités ont mérité les éloges des consommateurs. De semblables essais pratiqués dans les vignobles de la Gironde ont, à notre connaissance, donné un résultat identique. »

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur* publie une lettre adressée par l'Empereur au prince de la Moscowa, à l'occasion de la mort de son illustre mère.

Il reproduit, en outre, des lettres de Madrid et de Berlin annonçant la défaite des insurgés espagnols et la non réussite de l'emprunt russe en Hollande et en Allemagne. — Havas.

Hambourg, mercredi 5 juillet.

« Bomar-Sund a été de nouveau bombardé, le 26 et le 27 juin, par 4 navires anglais. Les batteries et les fortifications des Russes ont été, en grande partie détruites. »

Berlin, mardi 4 juillet.

« La *Correspondance prussienne* annonce que le général Budberg a déclaré que les Russes, pour des motifs stratégiques, quitteront la Valachie et peut-être la Moldavie. »

Madrid, lundi 3 juillet.

« Les rebelles ont été complètement défaits, vendredi dernier. Ceux qui persistent se tiennent dans les environs de Madrid. Un assez grand nombre d'officiers et de soldats qui les ont abandonnés, se sont déjà présentés afin de faire leur soumission. Cette nuit, l'on espère que la désertion sera encore plus considérable.

» Madrid continue à être tranquille et les nouvelles des provinces sont toujours des plus satisfaisantes. » — Havas.

tesse s'était appliquée avec tenacité. Inspirée par le démon, elle avait fait un chef-d'œuvre de perversité.

Tom avait eu sa part des tendresses affectées de madame de Castro, assez savante pour ne dédaigner aucune chance de succès. Pour plaire à Marianne, elle avait fait de chaudes avances au chéri du comte ; elle avait exploité son péché mignon, la gourmandise, et l'avait bourré de gâteaux en mainte occasion. Douée du génie de l'intrigue, cette femme adroite avait voulu faire sa paix avec le terre-neuve, et le gagner comme les bons courtisans gagnent les valets des grands seigneurs ; mais Tom ne s'était pas montré moins rusé que sa tentatrice, il avait mangé ses friandises sans se laisser corrompre ; entêté comme un Allemand, rancunier comme un Corse, et friand comme un bon chien qu'il était, son inimitié, loin de fléchir s'était nourrie de bonbons.

Tom avait assisté à tous les honneurs rendus à la dépouille de son maître, et il avait suivi avec une visible inquiétude le funèbre convoi. Marianne s'était emparée de ce fidèle compagnon de son père ; elle l'avait logé dans sa chambre, et pour qu'il ne perdît pas tout en perdant son bienfaiteur et son protecteur, elle avait redoublé ses caresses habituelles, ayant désormais à le caresser pour deux. Cet innocent, ce touchant stratagème ne réussit qu'imparfaitement. Le brave chien, toujours docile à la voix de sa jeune et belle maîtresse qu'il chérissait et servait avec zèle, n'en avait pas moins de longs

moments d'ennui. Il se plaignait souvent, grattait à la porte de la chambre de Marianne, allait, venait, tracassait pour qu'on le mit en liberté ; et lorsqu'on lui donnait cette liberté, il courait au cabinet du comte, fermé depuis le jour de l'enterrement, et se postait devant la porte condamnée, assis, immobile, patient, résigné, aux écoutes. Il restait là des heures entières ; puis, comme saisi de vertige, il s'élançait dans le jardin, et courait le nez bas, la queue flottante, comme s'il eût été sur la piste d'un lièvre ou d'un perdreau. Souvent on fut obligé d'aller le chercher au cimetière, dont il franchissait le mur d'enceinte, et on le trouvait grattant et flairant la pierre qui couvrait la tombe de son maître.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 4 JUILLET.

4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 98 50.

5 p. 0/0 hausse 20 cent. — Fermé à 75 20.

BOURSE DU 5 JUILLET.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 98 50.

5 p. 0/0 baisse 15 cent. — Fermé à 75 05

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e DION, notaire à Saumur.

3,000 FRANCS

A DONNER A RENTE VIAGÈRE.
S'adresser à M^e DION. (353)

FOINS

DE LA RÉCOLTE 1854

A VENDRE

**OU A AFFERMER
COUPÉS ET DEBOUT**

Sur les prairies réservées de la terre
d'AVOIR, en Longué,

Appartenant à M^{me} la comtesse
D'HAUTEFORT.

L'adjudication s'en fera au château
d'Avoir, le dimanche 9 juillet 1854,
à midi très précis.

Par le ministère de M^e SENIL, notaire.

L'herbe de ces prairies, (au nombre
de 12), se vendra ou affermera, en
totalité dans quelques-unes, et par lots
ou balises dans les autres.

Les regains seront adjugés séparément
de la première herbe, ou ensemble
si on le désire.

Le sieur MOCARD, garde au château
d'Avoir, fera connaître ces prairies.

A VENDRE

Soixante-un ares 72 centiares de pré
dans les prairies du Pont-Fouchard,
au lieu dit la Marremaillette, commune
de Saumur.

Et un autre pré, au chemin Char-
nier, commune de Saint-Hilaire-Saint-
Florent.

S'adresser à M^e CHASLE, notaire à
Saumur, place de la Bilange. (322)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à
Saumur.

On désire acquérir une propriété
de 100 à 200 hectares. — Paiement
comptant.

S'adresser audit notaire. (326)

AVIS.

M. POUSSAINT, tapissier, prévient
le public qu'il se charge de tout ce qui
concerne son état. A la demande de sa
clientèle, il exécutera les travaux à
des prix débattus ou à la journée.

S'adresser chez M. LÉLAS, tailleur,
rue du Portail-Louis.. (318)

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En totalité ou par parties,

En la maison ci-après désignée, par le
ministère de M^e DUTERME, notaire
à Saumur,

Le dimanche 9 juillet 1854, à midi,

UNE PROPRIÉTÉ, dépendant de
la succession de M. Chambon, située à
Chacé, consistant en maison d'habita-
tion, cours, caves, pressoir, jardin,
terre, vigne; le tout entouré de murs,
contenant 74 ares 80 centiares.

S'adresser à M^e DUTERME, notaire à
Saumur. (341)

**A LOUER PRÉSENTEMENT
UNE MAISON**

Sise rue Basse-Saint-Pierre, et ados-
sée à l'Eglise.

Occupée autrefois par M^{me} Bedane.

S'adresser à M. le CURÉ de St-Pierre.

MAISON AVEC BOUTIQUE

Située rue de Tonnelle, près la place de
L'Hôtel-de-Ville,

A VENDRE

OU A LOUER PRÉSENTEMENT.

S'adresser à M. LEROY, rue du
Petit-Maure, ou à M. BEAUDOUX-
LEROY, rue Saint-Jean. (190)

A LOUER

Présentement

UNE JOLIE MAISON, avec jar-
din et servitudes, sise à la Croix-
Verte.

S'adresser à M. VALLET aîné, à la
Croix-Verte. (2)

A LOUER

Présentement

MAISON, fraîchement décorée,
Située rue Basse-St-Pierre, à Saumur.

S'adresser à M. BAUDRY, receveur
municipal. (327)

PRIX : **1 fr. 50 c.** **CARTE** **1 fr. 50 c.**
DU THÉÂTRE DE LA GUERRE

DRESSÉE D'APRÈS LES MEILLEURS DOCUMENTS

Pour servir à l'intelligence de l'ensemble des opérations militaires; dessinée
par NARCISSE BOURGEOIS, gravée par AVRIL.

PUBLIÉE PAR LE NOUVEAU JOURNAL DES CONNAISSANCES UTILES

TIRÉE SUR BEAU PAPIER JÉSUS ET COLORIÉE AVEC SOIN

Avec cette Carte, il est facile de suivre la marche de la Guerre. Elle com-
prend tous les pays qui forment l'Europe depuis le haut de la Baltique jusqu'au
bas de la Grèce avec une partie de la Turquie d'Asie, et depuis le Rhin jusqu'au
delà de la mer Caspienne. Outre la Russie avec toutes ses forteresses et la Turquie
d'Europe, elle contient la Suède, la Norvège, le Danemark, la Prusse, l'Au-
triche, l'Italie et la Grèce, avec tous les chemins de fer et autres voies de com-
munication qui traversent ces Etats. En un mot, cette Carte toute spéciale est la
plus complète qui ait été exécutée jusqu'à présent, avec autant de soin, dans un
format aussi commode.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES DÉPARTEMENTS.

ALMANACH-BOTTIN

DU COMMERCE

58^e ANNÉE. De Paris, des Départements de la France 12 f. broché
14 f. relié.

ET DES PRINCIPALES VILLES DU MONDE,

Rue Coquillière, n° 14, à Paris.

Les nouveaux Editeurs de l'ALMANACH-BOTTIN, désirant apporter à cette publication
les changements et améliorations que le temps et les progrès des affaires ont rendu
et rendent de jour en jour plus nécessaires, font appel à leurs souscripteurs, ainsi qu'à
tous les négociants, industriels, fabricants et hommes d'affaires, et les invitent à leur
transmettre tous les documents, notes ou renseignements qui peuvent concourir à
donner à cet utile et important ouvrage toute l'exactitude et la perfection possibles.

Les notes, renseignements, souscriptions, etc., doivent être adressés franco avant
le 1^{er} octobre prochain, à Paris, au bureau de l'Administration, rue Coquillière, 14,
ou au bureau du journal l'Écho Saumurois.

Il ne sera tenu compte que des renseignements signés et d'une origine certaine.

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

Il est envoyé GRATIS et FRANCO à toutes les personnes qui s'abonneront d'ici au 15 août :

Une belle CARTE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE, coloriée avec soin et tirée sur grand papier, dressée d'après les meilleurs documents pour servir à l'intelligence des
opérations militaires, comprenant tous les pays depuis le Rhin jusqu'à la mer Caspienne, et depuis la Baltique jusqu'au bas de la Grèce, ainsi que tous les Etats voisins du
théâtre de la guerre : l'Autriche, la Prusse, l'Italie, etc., avec toutes les voies de communication.

RÉDACTEUR EN CHEF
M. JOSEPH GARNIER,
Professeur à l'École impériale des
ponts et chaussées, etc.

NOUVEAU JOURNAL

DEUXIÈME ANNÉE

DES

DEUXIÈME ANNÉE

BUREAUX
RUE DE PROVENCE
à Paris.

CONNAISSANCES UTILES

Paraissant chaque mois, à partir du mois de mai, par livraisons de deux feuilles, à deux colonnes, contenant la matière de quatre feuilles, et formant chaque année
un beau volume grand in-8, avec une Table alphabétique, orné de belles gravures.

Ce Recueil, **Encyclopédie universelle illustrée**, contient une Revue d'Agriculture pratique, de Jardinage et de Médecine vétérinaire; — une Revue d'Industrie,
d'Arts et Métiers, d'Inventions et Découvertes; — une Revue d'Economie domestique, d'Hygiène, de Médecine et de Pharmacie usuelles; — le compte rendu de l'Académie des
Sciences et autres Sociétés savantes; — en outre, des articles de Législation usuelle, d'Economie rurale et industrielle, de Statistique, d'Histoire, de Biographie, de Morale,
de Beaux-Arts, de Voyages, etc. — C'est le seul recueil de cette nature aussi complet qui soit illustré, rédigé et imprimé avec le même soin, et relativement à aussi bon marché.

Le volume de la première année (1853-54), qui vient de paraître, forme un Répertoire complet et varié de près de six cents articles ou notices, avec des gravures dans le texte,
exécutées avec soin. — Prix du volume broché, 7 fr.; expédié par la poste, 7 fr. 50 c. — PRIX DE L'ABONNEMENT (franco par la poste et par an) : PARIS, 7 fr.; —
DÉPARTEMENTS, 7 fr. 50 c. — Pour s'abonner, envoyer franco à M. l'Administrateur du Journal, rue de Provence, 3, à Paris, un mandat sur la poste, sur le Trésor ou sur
les Banquiers de Paris (sur papier timbré). — On souscrit aussi aux Messageries, et dans les Départements ou à l'Etranger chez les principaux Libraires.

OEUVRES DE L'EMPEREUR NAPOLEON III

Cette publication est unique dans l'histoire littéraire. C'est la première fois qu'un
peuple est appelé à apprécier, en même temps dans la personne du Prince qui le gou-
verne l'homme d'action et l'écrivain.

Riches de pensées fortes et profondes, les Œuvres de Napoléon III s'adressent à tou-
tes les intelligences : aux fonctionnaires publics comme aux gens du monde, aux ma-
gistrats comme à l'armée, aux hommes qui croient à l'avenir comme à ceux qui n'ont
foi qu'au passé.

Elles ont leur place marquée dans toutes les communes de France, dans toutes les
Mairies. Partout où se trouve le buste de l'Empereur doivent aussi se trouver ses écrits.
Les 8 millions d'électeurs qui l'ont porté au trône les consulteront, et, en y puisant
une connaissance plus intime de son génie, ils s'applaudiront une fois de plus de lui
avoir donné leurs suffrages.

Les Œuvres de Napoléon III formeront 4 volumes impérial in-8, magnifiquement
imprimés sur papier vélin.

Une Souscription est ouverte pour recueillir les noms des personnes qui voudront
prendre part à cette nouvelle manifestation populaire, qui ne sera pas un des moindres
titres de gloire de Napoléon III.

**Le prix de Souscription est de 40 francs, ou 50 francs franco,
pour les 4 volumes.**

Les deux premiers volumes sont en vente, les deux derniers paraîtront dans le cou-
rant de juin.

Un grand nombre de Souscripteurs ayant insisté sur la convenance de publier les
noms des personnes qui auront contribué à élever ce monument impérial, il sera joint
à l'ouvrage **une liste des Souscripteurs**, qui désireront y voir leurs noms.

Les Souscriptions devront être envoyées avant le 1^{er} juin prochain, épo-
que à laquelle la liste sera irrévocablement close, et le prix de l'ouvrage porté à 48
francs ou 58 francs franco.

Toute demande de Souscription devra être envoyée directement à l'éditeur et être
accompagnée d'un mandat sur la poste de 20 francs, montant des deux premiers volu-
mes, à l'ordre de M. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix, à Paris.

MM. les Souscripteurs qui enverront un mandat sur la poste de 40 francs, montant
de l'ouvrage entier recevront 4 volumes franc de port dans tout le parcours des messa-
geries impériales.

La liste des Souscripteurs, qui comprend déjà nos plus hautes notabilités adminis-
tratives, judiciaires, diplomatiques, financières et industrielles, paraîtra avec le dernier
volume. En conséquence, MM. les Souscripteurs qui désirent y voir figurer leurs noms,
sont priés d'en prévenir l'éditeur, directement, en lui envoyant leurs demandes de
Souscription.

MODÈLE DE SOUSCRIPTION.

Je soussigné..... demeurant à..... déclare souscrire a..... exemplaire des Œuvres de Napoléon III, 4 volumes impérial in-8.

La date

La Signature du Souscripteur.